

Transcription de l'entretien avec René et Louise PINEAU

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 13 décembre 2010

[0'00"00] – Les origines

René Pineau : Je m'appelle René Pineau, je suis né le 15 mai 1935 à Rezé.

Louise Pineau : Je m'appelle Louise Houssais et je suis née le 29 septembre 33 à Rezé.

RP : Mes parents étaient cultivateurs et moi-même, j'ai été aide-familial jusqu'à l'âge de 26 ans. Et après j'ai suivi une formation professionnelle pour adultes et je suis entré à l'Aérospatiale à l'époque.

Cécile Liège : Vos parents étaient cultivateurs où ça ?

RP : Rue de Bel-Être.

CL : C'était quoi comme type de culture ?

RP : De la polyculture : y'avait quatre-cinq vaches, on faisait de la vigne, des pommes de terre, du blé, ...les cultures qui se faisaient à l'époque, quoi. Un peu de tout et pas grand-chose.

CL : Vous étiez beaucoup dans le coin à faire ça ?

RP : Dans le secteur, c'était que des petites fermes dans tous les villages.

CL : Vous parlez de villages, ça ressemblait à quoi ici quand vous étiez enfant ?

RP : C'étaient des villages, y'avait sept-huit-dix foyers. Parce que maintenant, les rues sont complètes, mais avant c'était par petits groupes de quelques maisons. On appelait le Bas-Landreau. C'est la rue de Bel-Être maintenant. Y'avait la rue du Moulin-l'Huile, ça c'est une vieille rue. La rue de la Classerie, c'était plutôt un chemin creux, presque. J'ai connu ça sitôt la guerre.

CL : L'exploitation de vos parents, par rapport aux autres, c'était une petite ou une grosse exploitation ?

RP : Y'avait dix hectares à peu près. A l'époque c'était de l'exploitation moyenne. Mais c'était plutôt petit, comme elles étaient toutes dans le coin. Ma mère est née où je suis né. En 1905. Et mon père, il est né au village de la Grande Noue, sur Bouguenais. En 1899. On n'a pas voyagé beaucoup !

[0'02"56] – L'école

RP : Je suis allé à l'école Saint-Joseph à Rezé, derrière l'église Saint-Pierre. Pendant la guerre, on a été replié à Saint-Colomban. Je suis sorti de l'école à l'âge de 14 ans.

CL : Avec un... ?

RP : Le certificat d'études.

CL : Vous étiez à l'école privée : c'était un choix de vos parents ?

RP : Oui, Et puis il y avait moins de choix à l'époque. Le choix, oui plutôt, vue les idées des parents.

CL : Vous aviez des copains dans le public ?

RP : C'était assez séparé à l'époque. Il y avait vraiment une frontière.

CL : Comment ça se manifestait ?

RP : Des fois, moi j'étais pas bagarreur, mais il y avait des fois des prises... violent, oui. Souvent le soir à la sortie de l'école, mais enfin, personnellement, j'ai pas participé beaucoup à... C'était pas mon genre.

CL : Vous aviez quand même des copains dans le public ?

RP : Dans mes souvenirs pas tellement. On se fréquentait pas beaucoup. Ben, on se trouvait isolés aussi, c'est pareil. C'était pas comme maintenant, on était moins nombreux. A Rezé bourg, y'avait l'école où il y a la mairie actuelle. Et puis les filles étaient à la Blanche, mais ça a pris beaucoup d'extension. L'école des filles laïque, l'école Plancher... tout a été regroupé là puisque celle où était la mairie a été supprimée.

LP : moi c'est un peu pareil. Je suis allée à l'école Sainte-Anne à Rezé. Les garçons étaient à Saint-Joseph, nous à Sainte-Anne. Mais c'est sûr que laïcs et privés on se mêlait pas. Et la religion faisait pas grand-chose à cette époque-là parce que même pour les communions, un petit peu avant nous, ils rentraient pas par la même porte. Je me souviens de ça. Alors vous voyez bien qu'il y avait la frontière. C'est sûr qu'on se fréquentait pas beaucoup. Autant maintenant, j'ai plein de copines qui sont... Comme il disait, on se regardait pas à cette époque-là.

CL : Vous aviez des préjugés ?

LP : Vous savez, mes parents c'était pareil. Etant pratiquants, instinctivement, on allait vers les écoles privées. Et nous, on a été les premiers dans la famille à mettre nos enfants à l'école laïque. Parce qu'on avait la Houssais qui était à côté. Et je crois que les écoles privées auraient été plus près, on aurait peut-être bien continué le privé.

CL : Mais vos parents vous disaient des choses sur le public ?

LP : Ah non ! Mais pour eux, on ne pouvait pas être catholiques et mettre ses enfants à l'école publique. Et même maintenant, y'en a encore qui... on peut pas être catholique et être socialiste. Ça continue encore.

CL : Quand vous avez mis vos enfants dans le public, ça a été compliqué ?

LP : Ah non. Pis ils avaient d'autres petits enfants qui allaient aux écoles privées, qui n'étaient pas mieux que les nôtres ! Ils étaient très tolérants les parents.

[0'07"20] – Loisirs d'enfance

RP : On faisait de la gymnastique un peu. Y'avait un... pas un club sportif... On faisait barres fixes, barres parallèles. Et puis après, il y avait une clique, là. Je jouais du clairon. C'est un orchestre...une fanfare. J'ai joué du clairon pendant deux ou trois ans. C'était au patronage, toujours dans le privé. Ça se passait derrière le Corbusier, où il y a le parking du Corbusier actuellement. Parce que c'est pareil, le boulevard le Corbusier n'existait pas. Y'avait juste un petit chemin de terre pour passer.

CL : J'ai rencontré un monsieur du Chêne Creux qui me disait qu'il ne faisait pas d'activité car c'était trop loin. Et vous ?

RP : Le Chêne-Creux, ils devaient aller plus sur Saint-Paul, eux. Mais on n'y allait pas tous les jours non plus. Peut-être bien une fois la semaine.

CL : Vous y alliez comment ?

RP : En vélo. Au début, ça devait être à pied quand j'étais jeune. Mais là, je participais à aucune activité. Pis après la guerre, dans les années 45, j'ai dû avoir un vélo.

CL : Tout ce qui est gymnastique, c'était avant la guerre ?

RP : Ah ben de toute façon, à la fin de la guerre j'avais que dix ans, hein ! L'école d'abord, on commençait pas à trois ans comme maintenant. J'ai dû commencer en 39 ou 40. Ha si, je me rappelle : ils appelaient ça l'Asile, la maternelle. J'ai fait un an. J'étais âgé de cinq ans. C'était ma sœur qui était plus âgée que moi qui m'emmenait. A pied. Il y a 1,5 km. Maintenant, pour faire cent mètres, on prend la voiture ! Mon père, de la Grande-Noue, du café des Ailes [PHON], il allait à l'école à Bouguenais. Y'avait six kilomètres.

CL : Et vous, les activités en dehors de l'école [à Mme Pineau] ?

LP : Moi je n'y allais pas beaucoup parce qu'habitant la Galarnière, pour aller, on avait quand même tout un quartier désert. Le château de Rezé, c'était qu'un bois tout le long. Nos parents voulaient pas qu'on le fasse seules. Alors moi qu'aurais beaucoup aimé faire de la gym, on n'a pas eu le droit parce que c'était trop tard le soir. C'est sûr que c'était vraiment désert : quand on pense qu'il n'y avait pas une seule maison, de la Croix de Rezé au Château.

CL : Il y avait un endroit où vous retrouviez vos copines ?

LP : Pas beaucoup. On était combien dans le coin ? On n'était pas beaucoup. Le village, c'était un petit village, alors on était très dispersés.

CL : Vous faisiez quoi le jeudi après-midi ?

LP : On allait aider aux champs.

RP : Garder les vaches. Et la saison des moissons. Ça commençait par la saison du foin... On faisait ce qu'on pouvait, mais on donnait la main, les moissons. Planter les choux, on les arrosait : on mettait quatre-cinq litres d'eau dans le fond de l'arrosoir mais... C'est entre dix-quatorze ans. Et après, à quatorze ans, on commence à travailler comme un adulte pratiquement.

LP : C'était pareil. C'est pour ça que les vacances c'était moins agréable pour nous que l'école dans un sens. Parce que fallait travailler beaucoup plus.

CL : Il n'y avait pas le choix ?

LP : On n'avait pas le choix. Comme là : je me suis arrêtée à l'école après le certificat, j'aurais bien aimé partir infirmière ou autre... On m'a dit : tu restes à la maison. Maman était décédée et il a fallu rester dès 14 ans, travailler.

CL : Vous étiez combien d'enfants dans votre famille ?

LP : Trois. Mais on a perdu notre maman jeune, elle avait 36 ans. Ma sœur avait 7 ans, moi 6 ans et ma petite sœur 1 an. C'est une grand-mère qui nous a élevées, avec une tante.

CL : Vous étiez l'aînée ?

LP : Non, la deuxième. La plus grande était partie en apprentissage de couture. Moi je suis restée et j'ai travaillé longtemps. Jusqu'au jour où je suis partie... à 24-5 ans, comme aide... aux prématurés, j'ai travaillé.

[0'12"55] – La seconde guerre mondiale

RP : J'ai un souvenir bien marquant. C'est le 16 septembre 43. Les bombardements. Je me rappelle, avec mon père, on venait de vendanger une vigne à un voisin, à Saint-Aignan-de-Grand-Lieu. Au moment des bombardements, on se trouvait à la borne 7. Et il y a une bombe qui est tombée peut-être 100 mètres derrière nous, qui a coupé la route. Et je revois toujours mon père, à la tête du cheval, sur le milieu de la route. Nous n'on a pas eu de blessés, mais ce jour-là, ils en parlaient même la semaine dernière sur le journal, y'avait eu cinq morts au Chaffaud [PHON], qu'étaient des vendangeurs. Mais ça c'est resté là, je revois la photo. J'avais huit ans à l'époque, j'étais à plat-ventre dans le fossé. Avec d'autres personnes parce qu'il y n'avait pas d'autres moyens de transport. On montait dans la charrette quand on avait fini les vendanges. Et le cheval ramenait tout le monde. Là, c'est comme si c'était hier. C'est photographié !

CL : Sur l'arrivée des Allemands ?

RP : Au tout début, y'avait eu les Anglais qui étaient venus dans le pré derrière chez les parents. Et après, les Allemands sont venus à leur tour. Je me rappelle, ils avaient installé une chenillette, juste devant, en travers de la cave. Heureusement qu'il y avait une autre issue, autrement on n'aurait pas pu rentrer dans la cave. Ils venaient à la maison, comme on vendait du lait, des machins, aux voisins et tout... même les Allemands venaient se ravitailler.

CL : Et l'Occupation, ça s'est passé comment ?

RP : Les parents ont jamais parti : avec les bêtes et tout. Y'a juste moi qui suis parti à Saint-Colomban pendant un an. L'école était repliée là-bas de toute façon.

CL : Après les bombardements, c'est ça ?

RP : Ça doit être juste après sans doute, 43-44. J'avais ma sœur qui avait 5 ans de plus que moi, elle était à la maison, elle. Toi [à sa femme], t'es partie à Remouillé.

CL : Vos parents auraient aimé partir ?

RP : Ils ont pas cherché à partir mais c'est l'exploitation qui les tenait aussi. Fallait tout abandonner, les vaches, le cheval, les poules, les lapins.

CL : Et les Allemands n'ont rien confisqué ? Le cheval ?

RP : Ah ben si, il y avait les réquisitions. Fallait en retrouver pour remplacer. Même je m'en rappelle... Mon père avait été mobilisé pour faire des réquisitions ailleurs, pour réceptionner d'autres chevaux. Alors il s'est dit : « c'est bon, mon cheval, je vais pas aller le mener ». Mais ma mère avait eu peur, ou je sais pas : c'est un voisin qui l'avait emmené à la réquisition et il avait été pris.

CL : Et vous, Mme Pineau ?

LP : On n'a jamais eu de problèmes avec eux. A la Galarnière, y'en avait pas mal. Y'avait un projecteur, ils étaient plusieurs autour. Et ils venaient à la maison trouver papa. Ils discutaient bien. Je me souviens toujours qu'ils parlaient que eux aussi, avaient laissé leurs enfants au loin. On sentait qu'ils souffraient autant que nous d'être en guerre.

RP : Ils étaient pas plus militaires que nous dans un sens. Si, y'avait que les « *Colliers de chien* », les...ceux qu'avaient la grande médaille. Ceux-là, ils étaient pas trop fins. Y'en avait quelques-uns. Mais ceux-là, ils fraternisaient pas beaucoup. Mais les autres, non, on peut pas dire que, personnellement, on en a souffert.

LP : A notre âge, on réalise pas le danger. Je me souviens la nuit, papa il avait fait une tranchée dans le jardin. Dès qu'il y avait alerte, fallait se lever. Moi j'appréhendais mais on voyait pas le danger que ça pouvait tomber sur nous.

CL : Votre papa avait fait une tranchée ?

LP : Il avait fait une tranchée et l'avait recouverte pour les éclats et tout. J'appréhendais tout le temps, mais c'était se lever pour aller dans la tranchée. Mais avoir peur, je me souviens pas. Je crois pas qu'on voit le danger pareil quand on a cet âge-là.

CL : Vous êtes partie à un moment donné ?

LP : Nous, à Remouillé. C'est avec l'école Sainte-Anne. Et c'est mon papa, qui avec son cheval, son camion, qu'avait emmené une dizaine de filles, là-bas à Remouillé. On a été un an ici.

RP : Comme nous à Colomban, on était là-bas à longueur de jours et de nuits.

CL : Et vous rentriez à quel moment ?

RP : Pendant les vacances, c'est tout. Les parents venaient nous voir tous les dimanches en vélo.

CL : Ça doit faire bizarre d'être séparés de ses parents si jeunes ?

LP : Surtout que nous on avait donc papa, il venait tous les dimanches. On était dispersées. Ils en parlaient même sur le Ouest-France l'autre jour. La Chapelle-Garreau qu'ils veulent rénover, c'est là qu'on faisait l'école, qui était dans le cimetière. On a eu de bons souvenirs là-bas. Parce que c'est vrai, on était une bonne équipe, c'était sympathique. Mais quand on entendait les bombardements, on appréhendait parce qu'on savait que c'était sur Nantes. La famille était restée, et nous on était là-bas. C'est la séparation quand même dans ces cas-là.

CL : Et la Libération, vous avez des souvenirs ?

RP : Personnellement non. C'est pareil, on se trouvait un peu isolés. On n'était pas au centre-ville. Y'avait pas de festivités. Pis y'avait pas la radio, pas les moyens de communication d'aujourd'hui. Non, j'ai pas de souvenirs de grand folklore.

LP : Moi je sais que papa avait acheté une radio pour écouter... c'étaient des émissions spéciales. Dire que nous, ça nous intéressait, non.

[Hors micro, Mme Pineau se souvient d'une anecdote pendant la guerre, on reprend l'enregistrement pour qu'elle la raconte].

LP : un jour je suis allée à l'école Sainte-Anne. Il y a eu un bombardement. Je me suis retrouvée dans l'abri de Monsieur Marchais, en attendant l'alerte, avant de repartir à la maison.

CL : Et vous étiez toute seule ?

LP : J'étais toute seule parce que j'étais venue chercher quelque chose en bicyclette. J'étais pas toute seule dedans. Mais j'étais toute seule de la Galarnière.

[0'21"05] – Le parcours professionnel de René

CL : Qu'est ce que vous avez fait après le certificat ?

RP : Je suis resté à l'exploitation familiale comme aide-familial. Y'a eu l'armée après. Je suis parti début

mars 56 et j'en suis revenu fin mars 58. J'ai été 6 mois en France et 19 mois en Algérie.

CL : Vous êtes allé en Algérie de quelle année à quelle année ?

RP : De septembre 56 à mars 58. Y'a pas eu le choix ! On partait pour 18 mois et j'en ai fait 25. On demandait pas si on était volontaires ou pas.

CL : Vous vous en doutiez en partant ?

RP : Ah oui. Même j'avais eu de la chance de faire 6 mois en France. J'avais fait 6 mois en France parce que j'avais été versé dans une unité de transmission qui nécessitait 4 mois de formation. Alors j'ai fait deux mois de classes comme tout le monde, à Dinan. Et 4 mois à Saint-Malo, en stage de formation radio.

CL : En Algérie, vous aviez quelles fonctions ?

RP : Je suis parti comme 2^{ème} classe et je suis revenu comme sergent.

CL : Les transmissions, ça consistait en quoi ?

RP : On travaillait en graphie, en morse. Je l'ai appris à Saint-Malo. On travaillait en phonie aussi, mais en graphie également.

CL : C'est une expérience qui a dû vous changer ?

RP : Ben oui. Pis en revenant, j'ai repris la suite à la culture. De 58 au début de 61. Toujours comme aide-familial.

CL : Ça consistait en quoi ?

RP : Je faisais comme un ouvrier agricole. C'était pas censé être salarié. Avec les parents, je participais aux bénéfices. C'était une époque un peu de transition. C'était le commencement d'être déclaré.

CL : Le travail d'ouvrier agricole, ça consistait en quoi ?

RP : Tous les travaux qu'il y avait à faire : les labours avec le cheval, les foin, les moissons, plantations de choux, de betteraves, tout ce qui se faisait dans une ferme à l'époque. Tout était manuel, y'avait pas de tracteur, pas d'engin de levage ni rien. Ça commençait, la mécanisation. Mais en petite ferme comme ça, on pouvait pas investir sur du gros matériel.

CL : Vous, Mme Pineau, c'est la même chose ?

LP : Oui.

CL : Et quand est-ce que vous avez arrêté et pourquoi ?

RP : J'ai envisagé de me marier en 61. Début de 61, je suis parti travailler 3-4 mois aux Brasseries de la Meuse. Et je me suis donc marié au mois de juin 61. Et au mois de juillet, je suis parti en formation professionnelle pour adultes. Pendant 6 mois, jusqu'au mois de décembre. Et le 2 janvier 62, je rentrais à l'Aérospatiale.

CL : Vous avez fait une formation de quoi ?

RP : Fraiseur.

CL : Pourquoi ?

RP : J'ai pris ce qui se présentait. Je connaissais rien du métier. Et puis j'ai pas regretté. Je suis rentré comme assimilé professionnel. Après j'ai passé des essais et j'ai fini P3, ouvrier qualifié quoi.

[0'26"09] – Loisir de jeunes adultes

RP : On faisait quelques sorties. C'est là qu'on s'est rapprochés *[il regarde sa femme]*. On allait à vélo à Saint-Brévin le dimanche. On partait pas deux jours : on partait le dimanche matin, on rentrait le dimanche soir.

CL : Avec qui ?

RP : Y'avait ma sœur, ma future femme à l'époque, on était 7-8-10, je sais pas.

CL : C'est comme ça que vous vous êtes rencontrés ?

RP : On se connaissait autrement parce que ses parents étaient en ferme, les miens en ferme. Les battages, on s'entraidait. Les fermes, à l'époque, c'étaient pas les moissonneuses batteuses. C'étaient les batteuses fixes, avec la loco. Comme ils font dans les kermesses maintenant, ils font des battages à l'ancienne. Nous on l'a vécu en vie normale. Là, c'était la tournée. Y'avait 5-6-7-8 fermes. On allait une heure ou deux dans une ferme, on déplaçait le matériel, on allait une heure ou deux dans une autre ferme. Alors c'était l'entraide. Il fallait une vingtaine de personnes pour que ça tourne bien. Ça c'était une fête presque. Le soir, y'avait de la joie.

LP : Trop, des fois.

CL : Ça buvait un peu ?

RP : Fallait bien faire glisser la poussière...

[0'27"50] – René change de métier

CL : Vous vous connaissiez comme ça ?

LP : Ayant changé de métier, étant partie vers le CHU, le métier *[de cultivateur]* ne m'intéressait plus du tout. Alors j'avais dit : ce sera le garçon ou le métier. Tout le monde m'avait prévenu qu'il changerait jamais de métier, mais vous voyez il a dit : « *Si y'a que ça, c'est pas grave.* »

RP : Pis je regrette pas aujourd'hui. Y'avait ça et y'avait aussi que la commune nous grignotait du terrain tout le temps. Déjà, ça a commencé, le terrain de la Trocardière, ils ont pris un hectare par-ci, un hectare par-là. Si j'avais voulu continuer le métier, fallait m'expatrier. Il aurait fallu s'installer en rase campagne. Alors ça me tentait pas beaucoup. Parce qu'avec les parents, on vendait tous nos produits au détail, au voisinage. Que ce soit le lait, les œufs, le vin. Ce qui nous sauvait, c'était le détail. Parce que si on avait tout vendu en gros, on n'aurait pas pu vivre. Les gens venaient avec leur bidon de lait. Y'avait pas l'hygiène de maintenant, stérilisé et tout.

CL : Vous ne faisiez pas de marché ?

RP : Non... ah ben si, les pommes de terre, les machins, on allait livrer ça au mois de septembre, on en mettait 100-200-300 kilos, et ça directement dans la même famille. Ça a duré, les parents ont continué après, jusqu'aux années 70, même après. Parce qu'après, j'ai continué à faire de la vigne et j'en vendais au détail. J'en vendais au marchand de vin aussi. Tant que y'a eu des clients pour le détail, ça...

CL : Vous êtes parti sans regret de ça ?

RP : Au début, ça m'a coûté un peu, puis après, non. Je me suis assez bien adapté à la vie d'usine. Alors ça fait un changement, ça c'est sûr.

CL : Vous vous souvenez de votre premier jour à l'Aérospatiale ?

RP : J'ai eu de la chance. Je suis arrivé dans une petite équipe. Et dans cette équipe, j'avais déjà un cousin, un voisin, et des gens du coin, des anciens, sympathiques, quoi. Je me suis pas trouvé trop dépaysé quand même. Mais bon, c'était une autre ambiance, c'était le chronomètre, les machins, les... Mais enfin, à l'époque c'étaient pas les cadences comme maintenant. Si, on peut dire que c'était plus cool quand même. C'était pas du tout la même mentalité non plus. Y'avait du collectif. On demandait un conseil à un voisin si on avait un problème. Que maintenant, c'est beaucoup plus individualiste. Ah ben j'ai vu l'évolution parce que ça fait maintenant 18 ans que je suis en retraite et déjà, quand je suis parti on voyait que l'individualisme montait fort. Et depuis, ça a pas dû s'arranger. Et dame maintenant, c'est que des commandes numériques. C'est que des cadences. Peut-être pas infernales mais assez soutenues.

CL : Vous aviez une appréhension d'entrer dans ce monde de l'usine ?

RP : Oui et non, je sais pas... Déjà, les 6 mois de formation, ça m'avait déjà habitué à la vie de groupe. Non, pis ça m'a pas déplu. Déjà, en formation y'avait deux ou trois gars de l'Aérospatiale. C'étaient des ajusteurs, des machins, qui venaient se former pour le fraisage. J'avais déjà eu le contact... Y'avait des gars de l'Aérospatiale, y'avait des gars des Batignolles, c'étaient beaucoup des gars qui étaient déjà en usine.

CL : Pourquoi l'Aérospatiale, comment vous avez trouvé ce premier emploi ?

RP : C'était le plus près de chez moi et puis c'est un petit peu grâce à un voisin qui connaissait quelqu'un qui m'a peut-être donné un petit coup de pouce. Mais y'a eu aussi que, en stage on était 10, et sur les

10, et sur les 10, j'ai été reçu deuxième derrière un gars de l'Aérospatiale. L'autre gars de l'Aérospatiale il a été reçu quatrième. Ça m'a peut-être donné... Parce que normalement, je devais rentrer dans une boîte de Saint-Herblain. En sortant du stage, ils m'avaient dit : « *Vous rentrez là-bas.* » 24 heures après, comme j'avais fait une demande, quand même, à l'Aérospatiale, on me dit : « *Vous pouvez rentrer à l'Aérospatiale.* » Alors, dans le coup, j'avais un copain de Pont-Saint-Martin qu'était comme moi, qui sortait de ferme, qu'a pris ma place à Saint-Herblain. Et trois ans après, il rentrait à l'Aérospatiale et on a été 15 ans en doublure sur la même machine. A faire les équipes, quoi.

[0'33"40] – Moyen de transport

CL : Beaucoup de gens d'ici travaillaient à l'Aérospatiale...

RP : Beaucoup, oui. C'était 5 minutes en mobylette. J'y ai toujours été en mobylette. En revenant de l'armée, étant maintenu comme sous-off', on était pas mal payés, alors je me suis payé une mobylette. Et pour aller en stage, j'allais... c'était en face l'hôpital Laënnec, à l'époque, en haut de la rue de la Montagne. J'allais en stage en mobylette. Pis après, pour aller à l'Aérospatiale.

[0'34"18] – Louise change de métier

CL : Et vous, Mme Pineau, vous avez voulu quitter la ferme aussi...

LP : J'avais pas d'utilité parce que ma sœur aînée était en apprentissage et j'avais une jeune sœur qui avait fait l'école ménagère jusqu'à 18 ans. Et comme elle avait pas tellement réussi, elle est restée. Alors j'ai bien vu que de toute façon... J'ai profité de l'aubaine pour partir. J'ai passé un concours au CHU. Pis j'ai été reçue au concours.

CL : Concours de quoi ?

LP : Concours d'entrée, pour être aide-soignante si on veut, auxiliaire. Ils m'ont trouvé une place, pas longtemps après, à Laennec. A cette époque-là, on pouvait refuser. J'avais dit que Laennec, c'était loin. J'allais en mobylette. J'ai dit que ça m'aurait intéressé mais c'était trop loin. Alors ils m'ont dit : « Attendez ». Et huit jours après, j'avais l'Hôtel-Dieu. Et c'est là que je suis entrée aux Prématurés. Et je suis restée là, et j'ai aimé beaucoup beaucoup le travail que je faisais.

CL : Combien de temps vous êtes restée ?

RP : Jusqu'à la naissance de mon premier enfant. Et comme mon mari souhaitait que je reste à la maison. C'était l'époque où les femmes restaient beaucoup à la maison pour élever leurs enfants. Je suis restée en prenant des congés parental pour les élever. C'était trois ans qu'on avait. Alors je renouvelais tous les ans. Et puis au bout de trois ans, j'ai eu des jumeaux, j'ai renouvelé encore trois ans. Et ensuite, j'en ai eu un quatrième, alors là, j'ai donné mon compte.

CL : Vous avez arrêté de travailler ?

RP : Oui.

CL : Et vous n'avez pas recommencé ?

RP : Non. Avec quatre, je trouvais que c'était. Ce serait maintenant, peut-être que je recommencerais.

CL : Et c'était à votre demande [à M. Pineau] ? Si votre mari ne vous l'avait pas demandé ?

RP : J'avais posé la question. J'avais dit : « *Je veux bien arrêter mais tu m'emmèneras pas à la ferme là-bas chez tes parents.* »

CL : C'était votre crainte ?

RP : On sait pas, si c'était pour recommencer... Je faisais attention.

CL : Vous auriez aimé reprendre le travail ?

RP : Je crois que ce serait à refaire, je le reprendrais. Parce qu'on arrive quand même, surtout avec quatre, et puis, j'étais entourée surtout de personnes âgées : une tante, une grand-mère. Beaucoup prise, on peut pas faire partie d'associations, de choses. On est prise à la maison. Pis il était souvent absent. Il allait aider ses parents justement.

[0'37"00] – René à l'usine et à la ferme

RP : Je faisais les équipes, une semaine du matin, une semaine de l'après-midi. J'avais du temps de libre. Mais le temps de libre, j'ai été toujours à l'extérieur. Chez les parents et chez la tante aussi. Parce que son père [à Mme Pineau] est décédé l'année d'après qu'on s'est mariés. Alors comme sa tante, qui les avait élevés et tout, elle avait une petite ferme elle aussi. Alors, ben, fallait assurer la subsistance pour ses deux-trois vaches. Alors, donner un coup de main là. Les parents, je venais de les plaquer, alors fallait donner un petit coup de main aussi. Y'avait pas de temps à perdre.

CL : Alors vous vous étiez beaucoup seule à la maison [à Mme Pineau] ?

LP : Oui. Avec les quatre. Enfin, les trois surtout parce que quand Françoise est née, les jumeaux avaient cinq ans. Mais la période-là, c'était la plus dure... Bon ben... je me sentais presque redevable qu'il allait vers ses parents parce que c'est moi qui l'avait fait arrêter. Jamais il m'a dit : « Tu vas venir m'aider. » Il me disait : « Si des fois tu as un peu de temps, est-ce que tu peux nous donner un coup de main ? » Il était très délicat là-dessus. Il m'aurait dit : « Tu vas y aller ! ». Je crois pas que j'y serais pas allée.

[0'38"27] – Les amitiés et solidarités professionnelles

RP : Déjà, pendant le travail, on avait l'habitude de se retrouver le dernier jour de travail pendant les congés. On se retrouvait 7-8-10 copains, mais qu'entre hommes, pour fêter la fin de l'année. Mais depuis la retraite, on est huit couples à se retrouver deux fois par an pour se rappeler les vieux souvenirs, les bons moments.

CL : Pendant le moment où vous avez travaillé à l'Aérospatiale, est-ce qu'il y avait des moments où vous vous retrouviez ?

RP : A la débauche, chacun repartait chez soi. On cherchait pas à traîner.

CL : Comment ça se fait alors qu'il y avait des affinités ?

RP : C'est pendant le travail, on était dans la même équipe. On était huit heures ensemble. Tout en étant chacun sur sa machine, mais certains travaux [S/C], on reprenait un travail que l'autre avait fait la semaine d'avant. On demandait un tuyau. On savait pas trop par quel bout commencer.

CL : Quel est le ou les point(s) commun(s) de votre groupe ?

RP : Je pense le point commun, on était tous sortis plus ou moins de la campagne. On a tous fait la formation professionnelle des adultes. Alors c'était déjà la même base, étant sortis de la terre. Tous les parents étaient en ferme pratiquement. Alors c'étaient déjà les mêmes affinités.

CL : Vous faisiez partie d'un syndicat ?

RP : On était à la CFDT. Ça faisait un autre point de rapprochement.

CL : Tous les huit, vous étiez à la CFDT ?

RP : Oui.

CL : C'était un engagement pour vous ? Comment vous êtes entré à la CFDT ?

RP : Pour suivre un peu le mouvement. Et puis il y a eu 68. On a couché pendant trois semaines à la porte de l'usine.

LP : J'étais toute seule avec les enfants ici. Ils passaient leurs nuits à l'usine. Le dimanche, notre sortie, c'était d'aller les voir là-bas, ils étaient renfermés.

RP : On était renfermés dehors. La route était barrée devant l'usine. On était sur la route.

CL : Vous pouvez me raconter ce moment-là ? C'est un moment de prise de conscience ?

RP : Ça a été un moment fort... Mais, comment dire, on a suivi peut-être le mouvement un peu. Parce qu'on était pratiquement dans les premiers. Parce qu'ils disent « les étudiants », mais en réalité les étudiants nous ont presque suivi. Parce qu'on avait commencé par séquestrer le patron, enfin le directeur. C'est là-dessus que c'est parti. Ça a fait des étincelles.

CL : Ce ne s'appelait pas la CFDT à l'époque ?

RP : Ah si. Mais y'avait tous les syndicats. Pas spécialement la CFDT. CGT, FO, ... mais c'était surtout le CGT qui était en majorité.

CL : Comment ça a commencé le mouvement en 68 ?

RP : Ben y'a eu la séquestration du patron et c'est là-dessus que ça s'est enflammé.

CL : Sur quelles revendications ?

RP : Ça devait être sûrement une augmentation de salaire, je ne m'en souviens pas exactement.

CL : Et vous, vous étiez motivé ?

RP : Ah oui. Si j'avais pas été motivé, je serais resté chez moi.

CL : Y'en avait qui restaient chez eux ?

RP : Y'en avait certains.

LP : Ça a mis beaucoup de... parce que même entre voisins, c'était... On a un voisin que ça a avait été mis sur sa barrière « jaune » par exemple. Ben on a été des années sans se parler. Que nous, on n'avait rien à voir avec ça. Ça avait mis beaucoup d'animosités entre voisins.

RP : La reprise avait été mouvementée. Y'a eu des frictions un peu, mais...

LP : J'avais mal vécu ça. Parce que les jumeaux n'avaient que deux ans. Je gardais ma petite nièce que sa maman elle venait d'accoucher, qu'avait un an. Alors, j'avais mal vécu. Pis j'avais peur presque la nuit. Pis j'avais peur qu'entre voisins, ça allait amener. Pis ça s'est très bien passé parce que c'étaient des cas isolés. Mais je sais que c'est une période que j'avais mal vécu.

CL : Ça a été le moment le plus fort de votre engagement syndical ?

RP : Ça a été le plus gros coup. Ben avant, on avait été lock-outés. Là ça avait été le baptême du feu. Ça devait être en 62. Ton père venait de mourir. Là, on avait été lock-outés pendant 15 jours. Par contre, là, j'avais pas participé. D'abord, la vie ouvrière, j'étais pas habitué à faire de grève dans l'agriculture. Et puis le beau-père venait de décéder, alors y'avait du travail à faire. Là, j'avais pas participé. J'étais un peu jeune dans le métier !

CL : Et dans votre vie syndicale, vous avez eu des responsabilités ?

RP : Non, j'étais pas un acharné du syndicat. J'étais un peu comme dans tout : un non-violent.

CL : Et vous aviez choisi la CFDT pour une raison particulière ?

RP : Peut-être autant par rapport au passé, puis... pfff... vu l'environnement aussi. Ça a... vis-à-vis des collègues, on était en majorité à ce syndicat-là, y'a peut-être un peu l'entraînement qui peut jouer. Ça aurait peut-être été que des gars de la CGT, j'aurais peut-être été à la CGT.

CL : D'autres choses à dire sur l'usine ?

RP : Dans l'ensemble, j'ai pas à me plaindre de l'ambiance de l'usine. Tout au moins à l'époque où je l'ai vécue.

CL : Vous avez des souvenirs précis ?

LP : Je sais que quand ils se retrouvent ensemble, ils se mettent tous les huit d'un côté, pis au bout d'un moment, on en voit qui en pleure, ils racontent tout ce qui s'était passé entre eux.

RP : Y'a toujours des trucs un peu croustillants mais enfin ça, c'est des petites histoires. Ah ben l'ambiance était bonne ! Je pense qu'en équipe alternée, c'est peut-être une ambiance différente. Ça fait pas comme une journée régulière. On a moins les chefs sur le dos aussi. Le matin, avant l'embauche de la régulière, et le soir, après la débauche, ça nous empêche pas d'assurer le travail. Mais c'est plus décontracté. Y'a moins de pression.

[0'47"38] – Parcours professionnel de René (suite)

CL : Vous êtes rentré comme fraiseur et ensuite ?

RP : J'ai monté par les essais de P1, P2, P3. Ben ouvrier qualifié, première catégorie, deuxième catégorie, etc. C'est comme dans l'armée : caporal, caporal-chef, sergent.

CL : C'était important pour vous de monter ?

RP : Ben oui quand même parce qu'automatiquement, le salaire suit. Et ça donne plus de responsabilités. Et puis j'ai changé de machine. J'étais fraiseur, mais j'ai fait de l'alésage, j'ai fait de la rectification aussi.

Ça fait un peu plus polyvalent, quoi.

CL : C'était difficile de changer d'échelon ?

RP : Pas forcément. Changer d'échelon, on changeait pas de travail pour autant. Mais c'était de la promotion.

CL : Tous vos copains autour ont monté en même temps que vous ?

RP : On avait des essais à assurer. Si on réussissait l'essai, on montait en grade, si on le loupait, bon ben fallait attendre 6 mois ou un an pour le repasser. Maintenant, ils montent pas aussi facilement qu'à ce moment-là. Pis on montait d'autant plus facilement qu'y avait des embauches derrière pas mal. Dans la mesure où il y a pas de jeunes pour nous pousser, ben tout le monde stagne.

[0'49"24] – L'habitat

CL : Votre première maison était où ?

RP : Quand on s'est mariés, on s'est installé au 82 rue de la Classerie, à 50 mètres d'ici. C'était une vieille maison. Y'avait 30 m² environ, qu'on a séparé en deux : pour faire un coin chambre et un coin cuisine-séjour et tout ce qu'on voudra. On avait l'eau courante dans le puits. Et puis les waters, c'était la cabane au fond du jardin, comme dirait la chanson.

CL : Vous étiez locataire ?

LP : L : Non, c'était une maison qui venait de la sœur de ma grand-mère. On avait une personne qui la louait et qui faisait construire. Alors c'est comme ça qu'on a eu... et maintenant, c'est notre fille qui y habite. Mais en changeant beaucoup.

RP : Y'a eu des agrandissements de faits depuis !

CL : A quel moment vous avez déménagé et pour aller où ?

RP : On s'est marié en 61, qu'on habitait au 82. Et on a déménagé en novembre 65 pour venir au 39 de la rue de la Classerie où on est actuellement.

CL : Cette maison, elle existait avant aussi ?

RP : Non, c'est nous qui l'avons fait construire.

LP : Quand on est rentrés, on avait qu'un garçon, et 6 mois après les jumeaux sont venus... Il était grand temps qu'on parte de notre petite maison.

CL : Le terrain, vous l'avez eu comment ici ?

RP : C'était de l'origine de la famille de ma femme.

CL : C'était facile d'acquérir des terrains à l'époque ?

RP : Ben comme c'était en succession... Parce que si ça avait pas été en succession, la mairie nous interdisait de construire. En prévision de la route, qu'est faite quand même, mais à moitié faite si on peut dire. Qui dessert les immeubles à côté. Parce que c'était déjà prévu au moment. Y'a 45 ans que cette route-là est prévue. Et elle débouche pas !

LP : On devait faire construire de ce côté-là [*me montre un côté de la maison*], mais ils ont pas voulu.

RP : On a été obligés de mettre la maison de ce côté-ci en prévision de la route.

CL : Vous avez construit vous-même ?

RP : J'ai fait construire. J'ai fait un peu de travaux moi-même, mais enfin... C'est des artisans qui ont pratiquement tout fait. C'étaient des artisans de Rezé : maçons, le carreleur était du Bignon, mais autrement, maçon, plâtrier, plombier, c'était que des artisans de Rezé.

[0'53"00] – L'évolution du quartier

CL : Ça ressemblait à quoi quand vous êtes arrivés ?

RP : C'était que des champs. C'était cultivé. Ça a tout... Les premières maisons, ça a été rue de la Classerie et l'avenue des Cottages. Là ça a dû être fait dans les années 55-60. Moi j'ai tout connu ça en terrain labourable. Mes parents en avaient un hectare là-dedans, que j'ai cultivé moi-même. Et toute la rue de la Classerie, Chalonnaire, Sansonnaire, c'est pareil, ça a été 55-60.

CL : C'était déjà un peu construit quand vous êtes arrivés ?

RP : Ces deux lotissements-là étaient faits.

LP : Après, il y a eu Monsieur et Madame Delair [PHON] en face. Monsieur Pichot [PHON], c'était avant. Mais on a connu au départ que c'était un chemin, là.

RP : C'était un chemin à moitié carrossable, quoi.

LP : On a vu les gens progressivement arriver.

CL : Ça fait quoi ça ?

RP : On a bien accepté, on arrivait à être isolés autrement. Pis c'était sympa, les gens... Tandis que maintenant, ça vient tellement vite. Ils ont beau être arrivés à côté, on n'en connaît pas un encore.

CL : Il y avait une ambiance de quartier ici ?

RP : Les gens arrivaient progressivement, on arrivait à se connaître. Pis y'avait la petite épicerie de quartier, Mme Sécher [PHON]. Alors là, les gens se retrouvaient, c'était convivial.

CL : Où est-ce que vous faisiez vos courses, vous [à Mme Pineau] ?

LP : A la petite épicerie un peu plus loin, chez Mme Sécher.

RP : Y'a eu le radar qui s'est installé, où il y a les handicapés actuellement, le CAT, oui. Y'a eu les Docks de l'Ouest pour commencer. Pis après ça a changé. Pis ça a fini avec Super U. Et Super U a changé de côté. Ils sont rue de la Galarnière maintenant.

LP : En commerce, on a toujours eu quelque chose. Parce que Mme Sécher suffisait bien pour le quartier.

RP : Ben y'en avait beaucoup. T'avais Chez Aigron [PHON] à la Croix de Rezé, t'avais Mme Taillis [PHON] à la *[je ne comprends pas]*, t'avais Thouarie [PHON] rue de Belle-Etre, l'embranchement rue de Belle-Etre/rue de la Trocardière.

CL : Et tout ce qui était coiffeur, etc ?

RP : Y'avait Maringue [PHON] au carrefour du Moulin-l'Huile.

LP : J'allais, où je vais encore, chez Monsieur Bodard [PHON] à la Houssais.

CL : Et les lessives ?

LP : Moi j'allais laver à la Galarnière, y'avait une gargote au départ. C'est là que j'allais laver mon linge. C'était un grand machin, on faisait chauffer l'eau avec du bois par en-dessous, pis y'avait le puits, on tirait l'eau. Et quand j'attendais les jumeaux, ma tante était tellement malade qu'elle a dit : « *J'achète une machine à laver.* » Pis on en acheté une en 68.

RP : C'était un genre de grand chaudron. On faisait bouillir le linge là-dedans, quoi.

CL : C'était un lieu collectif ?

RP : Non, c'était privé. C'était à la tante, quoi. Dans toutes les maisons y'avait ça, dans toutes les fermes toujours. Chez mes parents, y'en avait une aussi. C'était soit un chaudron en fonte ou un chaudron en cuivre.

LP : Dans le coin, il y avait une association qui faisait passer une machine à laver qui allait de... la machine qui allait d'une famille à l'autre.

RP : Avec les Castors que ça a commencé, ça. Ben c'est pareil, c'était dans les années 50. C'est qu'après la guerre. C'est là qu'il y a eu de l'évolution, beaucoup. Et le confort aussi qu'est venu avec. Parce qu'avant la guerre, y'avait pas...pas de confort, pas l'eau chaude, pas l'eau courante.

LP : On est arrivés ici, c'est ce que j'ai apprécié : l'eau chaude sur le robinet, les salles de bain et tout ça. Ça change quand même.

CL : Dans cette maison-là ?

LP : Oui. Parce que là-bas, on n'avait pas l'eau chaude. On avait simplement le puits. On a eu le service d'eau l'année qu'il a fait si froid. Ça a été gelé pendant 6 semaines.

RP : En 63.

LP : C'est l'année que mon fils est né. Alors il fallait que j'aille chercher de l'eau au puits. Je me souviens, quelqu'un venait : « *Malheureuse ! Faut pas tirer de l'eau quand on vient d'accoucher !* » Mais j'avais pas d'autres solutions, j'étais toute seule. C'est là qu'on voit comme c'est inimaginable le confort, comme c'est venu en peu de temps.

[0'58"57] – La destruction du château de Rezé

RP : Le château a été démoli en 1959. Je me souviens avoir été récupérer du bois de charpente après la démolition. Comme ça avait été écroulé. C'était pas comme maintenant qu'ils font le tri sélectif. En démolissant, tout avait été écroulé. Alors on tirait les poutres parmi les gravats. Pour faire du feu. C'était pour des voisins. On se servait. Plus il y avait de moyens pour transporter, on pouvait ramener des plus gros morceaux. Y'en avait, pour les extraire, on attelait le cheval sur le morceau de bois pour l'arracher de l'amas de pierres qu'il y avait autour. Pis on le chargeait dans la charrette après.

CL : Y'a des gens qui ont récupéré des pierres ?

RP : Je sais pas. C'est possible mais je ne sais pas.

CL : En tout cas, le bois a servi à chauffer quelques Rezéens...

RP : Oui. Parce que c'était pas du bois de travail. C'était taillé à coups de serpe. C'était pas du bois raboté. C'était même pas brut de sciage, c'était dégauchi à l'herminette, comme une pioche. C'est avec ça qu'ils équarrirent les arbres. En même temps qu'ils démolissaient, ils ont coulé les fondations du dixième étage juste derrière le château. Là, ça a évolué. Parce que Rezé, c'était que des maisons basses. Ou à un niveau. Mais des immeubles, y'en avait pas.

CL : Avec quel œil vous avez vu arriver ça ?

RP : Bah... on n'était pas vraiment à côté, tout en n'étant pas loin. On a vu ça évoluer, quoi. C'est comme le Corbusier. C'est 56 le Corbusier ? C'est pareil, ça s'est fondu dans le paysage, on s'habitue. Comme les avions qui passent au-dessus. On s'habitue, on les entend plus.

CL : Ça a commencé en quelle année ?

RP : Ah bien y'a longtemps. L'aéroport, c'est pas en 36 les débuts ? Mais plus ça va plus y'a pas de densité mais... *[il explique que le passage des avions dépend de l'orientation du vent]*

[01'02"] – Loisirs et vacances

CL : Vous aviez des sorties ?

RP : Un petit peu mais pas... Une fois par ci par là au cinéma.

CL : Quand vous alliez au cinéma, vous alliez où ?

RP : Saint-Paul, ou quelques fois en ville, mais c'est vieux ça.

LP : Quand on était jeunes parce que quand on a eu les enfants...

CL : Les soirées, vous les occupiez comment ?

RP : Ça se passait assez calmement.

LP : On recevait des amis de temps en temps. Pis avec les quatre enfants, on pouvait pas aller bien loin.

CL : Vous partiez en vacances de temps en temps ?

RP : Tous les ans, on partait au moins quinze jours, en camping. Au début sous la toile de tente, et puis après on a eu une caravane.

CL : En quelle année vous avez eu cette caravane ?

RP : En 85-86.

LP : On a commencé avec la petite canadienne. Ensuite, on a eu la grande tente à trois chambres. Après, on a eu la caravane, mais quand on a eu des enfants de partis. Parce que y'avait pas de place.

CL : Vous partiez où comme ça ?

RP : On a fait un peu le tour de France. On a fait les Pyrénées, on a fait les Alpes, on a fait l'Alsace, on a fait la Lorraine, on a fait la Bretagne, le Massif central, le Luxembourg. La Lorraine et le Luxembourg parce qu'on a une fille qui a travaillé pendant 5-6 ans au Luxembourg.

CL : Les enfants, ça fait voyager...

RP : Ça nous a fait voyager ! On a été à Lyon... pas en camping à Lyon.

LP : On a des enfants qui voyagent beaucoup, ils trouvent qu'ils ont appris à connaître la France par le

camping. Parce qu'on a été seulement en France, nous. Alors c'est sûr que ça permet de connaître des coins de France que l'on connaît pas autrement.

CL : Quelques fois, vous alliez à la mer, à côté ?

RP : On y a été aussi au bord de la mer. Mais on partait le matin et on revenait le soir. C'est le week-end oui. On est à une heure maximum.

LP : Pis comme on avait un garçon asthmatique, on nous avait conseillé la montagne. Alors on allait à la montagne.

RP : Les vacances, on les a pratiquement toutes passées en montagne.

[01'05"33] – Aller à Nantes

CL : Est-ce que vous alliez souvent à Nantes ?

RP : A Nantes, avant on y allait de temps en temps. Maintenant on y va le moins souvent possible.

LP : Pour faire mes courses, j'aimais bien aller à Nantes. Maintenant j'y vais moins parce que je marche moins bien. Mais faire les courses, plus vêtements, faire les magasins. Y'a quand même plus de choix à Nantes que... Alors je partais quand les enfants étaient à l'école. C'était quand même facile.

CL : Vous faisiez ça toute seule ou avec des copines ?

LP : Non, toute seule. Quand ça me prenait comme ça. Ça dépendait le temps que j'avais, alors je partais et puis...

CL : Vous y alliez comment ?

LP : Y'a eu le bus et y'a eu le tram après. C'est le bus que je me suis servie le plus à cette époque-là. Le bus passait directement au Moulin-à-L'huile et nous emmenait directement à Nantes.

CL : Quelles années ça ?

LP : 70 par là.

RP : Y'a longtemps qu'on a les bus par ici. C'est des quartiers bien desservis. Pis maintenant, avec le tram qu'est pas loin. On est à quoi, 10 mn à pied du tram. Pis on a le bus à notre porte qui nous rabat sur le tram si on veut. Mais même à pied, y'a pas loin pour...

LP : C'est plus facile que de partir en voiture.

RP : A Nantes, ça coûte cher et y'a pas de place.

[01'07"11] – Activités de retraite

LP : Je le vois pas plus, hein. Il bricole beaucoup. Vous savez, les retraités sont toujours très occupés.

CL : Occupés à quoi ?

LP : A tout, il va aider, et puis après chez les enfants, ils ont fait construire, il a été donner des coups de main un peu partout. Quand y'a des fois des petites bricoles à faire chez des voisins ou autre, il va...

RP : On s'occupe... Pis y'a le jardin qui prend une grande partie du temps.

CL : Vous avez un jardin ?

RP : Oui. Derrière la maison, y'a 1500 m2.

CL : Vous avez toujours eu ce jardin ?

RP : Oui. Depuis qu'il y a la maison.

CL : Donc, quand vous étiez actif, il y avait : l'usine, les parents et le jardin ?

RP : Oui, les parents, les beaux-parents, et le jardin.

LP : C'est pour ça que je le voyais jamais !

RP : J'arrivai le midi, je débauchais à 1h00, j'arrivais à 1h05-1h10. Et à 2h moins le quart des fois j'étais reparti.

LP : C'est pour ça que depuis, il voit qu'il aurait pu rester m'aider un peu plus.

RP : Ben oui, mais pris dans l'engrenage, y'avait pas de temps à perdre. Pis je rentrais à 8h-8h et demi le soir. Manger, dodo, et hop ! debout à 4h le lendemain matin.

CL : Et le jardin, c'était quelque chose qui prenait du temps ?

RP : Dame oui. J'ai un motoculteur quand même pour le faire. Mais enfin, ça occupe et j'aime bien ça. Mais bon, il était peut-être moins figolé qu'il l'est maintenant. Parce que maintenant, y'a plus que le jardin. Qu'avant, j'avais de la vigne, j'avais tout... J'ai tout abandonné.

CL : C'est devenu quoi tout ça ?

RP : C'est resté en friche, parce que, pour l'instant, ils valent pas cher. Alors on attend que ça évolue.

CL : C'est dans le coin ?

RP : C'est surtout sur Bouguenais. J'en ai sur Rezé mais qui vont être dans la Zac de la Jaguère. On est en procédure.

[01'09"35] – Ce qui a le plus changé

LP : J'aimais beaucoup entendre les grenouilles. On avait des mares dans le coin. Et un jour, j'ai dit à mon mari : « *Ce qui me manque ici, c'est le chant des grenouilles.* » Trois jours après, on a des voisins, plus loin là-bas, qui ont porté plainte contre des grenouilles qu'on avait dans une petite mare. Alors depuis, je ne dis plus que les grenouilles me manquent. Mais je trouvais que c'était agréable le soir d'entendre les grenouilles et tout ça.

CL : Et vous Monsieur Pineau ?

RP : Je sais pas. On a tellement suivi l'évolution. Lentement par moment. Peut-être rapidement d'autres. On s'est adapté, ça évolue. Pis faudra qu'on s'adapte si on a le bonheur de vivre encore un moment. Parce qu'il y a 850 logements de prévus juste en dessous, alors...

LP : C'est trop. Ça arrive que les gens se connaissent plus. Il y a quelques années à la Fête des Couleurs, on se retrouvait beaucoup chez M. Pichot [PHON]. Maintenant, ce terrain-là, il a disparu par les HLM. Et c'était sympathique parce que toute la Sansonnière venait. Et c'est des choses qui petit à petit...

RP : Plus y'a de monde, moins on connaît de personnes.

LP : Quand ma fille s'est mariée, elle s'est mariée à Lyon alors on n'avait pas pu inviter les voisins, alors on a fait un apéritif chez nous. On avait invité tous nos voisins. Tout le monde est venu. Je me souviens des gens de la Sansonnière qui disait : « c'est chouette d'avoir pensé aux Anciens ». Et tous ceux qu'on avait invités sont venus. Je trouvais que c'était quand même une vie que maintenant on peut plus faire. Y'a trop de monde.

RP : Comme là, le cas de nouveaux arrivants. Ça fait plus de deux mois qu'ils sont là, on n'a encore causé à personne. Ils arrivent, ils rentrent chez eux. L'été qu'est-ce que ça donnera, je sais pas... C'est vrai qu'à cette saison-ci, on traîne pas dehors. Mais, c'est pas comme une maison particulière. Les gens flânent autour de leur maison, tondent la pelouse... Là, les gens arrivent, ils rentrent chez eux. Y'a pas les mêmes contacts. Même sur le même pallier, les gens se connaissent même pas.